



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Bengesco 136 (I 35)





V3.M2.1743(2) Digitized by Google



J.F.D.B. inv.

P. Tardieu sculp.

MAHOMET LE PROPHETE TRAGEDIE.

LE
FANATISME,
OU
MAHOMET
LE PROPHETE,
TRAGÉDIE.
PAR
M^R. DE VOLTAIRE.



A AMSTERDAM,
Chez JACQUES DESBORDES.
M. DCC. XLIII.

THE JOURNAL OF THE

ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

OF GREAT BRITAIN AND IRELAND

FOUNDED IN 1871

VOL. 10

PART I. 1900



LONDON: PUBLISHED BY THE INSTITUTE

1, BEDFORD SQUARE, W.C. 1

1900



A V I S

D E

L' E D I T E U R.

Jai cru rendre service aux Amateurs des Belles-Lettres de publier une Tragédie du *Fanatisme*, si défigurée en *France* par deux Editions subreptices. Je sçai très-certainement qu'elle fut composée par l'Auteur en 1736.; & que dès-lors il en envoya une Copie au Prince Royal, depuis Roi de *Prusse*, qui cultivoit les Lettres avec des succès surprenans, & qui en fait encore son délassement principal.

J'étois à *Lille* en 1741. quand Mon-

* 2

sieur

AVIS DE

seigneur de Voltaire y vint passer quelques jours ; il y avoit la meilleure troupe d'Acteurs qui ait jamais été en Province. Elle représenta cet Ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée ; le Gouverneur de la Province & l'Intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette Pièce étoit d'un goût si nouveau , & ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse , que plusieurs Prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes Acteurs dans une Maison particulière. Ils en jugèrent comme le Public.

L'Auteur fut encore assez heureux pour faire parvenir son Manuscrit entre les mains d'un des premiers Hommes de l'*Europe* & de l'*Eglise* ; qui soutient le poids des Affaires avec fermeté , & qui juge des Ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr dans un âge où

L' E D I T È U R.

où les hommes parviennent rarement, & où l'on conserve encore plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit que la Pièce étoit écrite avec toute la circonspection convenable; & qu'on ne pouvoit éviter plus sagement les écueils du Sujet; mais que pour ce qui regardoit la poésie, il y avoit encore des choses à corriger. Je sçais en effet que l'Auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un Homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'Ouvrage approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à *Paris* le 9. d'Août 1742. Il y avoit une Loge entière remplie des premiers Magistrats de cette Ville; des Ministres même y furent présens. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.

A·V·I·S · D · E ·

Il se trouva à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que, dans la rapidité de la représentation, ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'Ouvrage, soit qu'ils fussent peu accoutumés au Théâtre, ils furent blessés que *Mabomet* ordonnât un meurtre, & se servît de sa religion pour encourager à l'assassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion qu'elle est donnée dans la Pièce comme le plus horrible de tous les crimes, & que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avoient raison assurément d'être scandalisés en ne considérant que ce côté qui

L'ÉDITEUR.

qui les révoltoit. Un peu plus d'attention les auroit aisément ramenés. Mais, dans la première chaleur de leur zèle, ils dirent que la Pièce étoit un Ouvrage très-dangereux, fait pour former des *Ravaillacs* & des *Jacques Cléments*.

On est bien surpris d'un tel jugement, & ces Messieurs l'ont desavoué sans doute. Ce seroit dire qu'*Hermione* enseigne à assassiner un Roi, qu'*Electre* apprend à tuer sa mere, que *Cléopatre* & *Médée* montrent à tuer leurs enfans; ce seroit dire qu'*Harpagon* forme des avarés, le *Joueur* des joueurs, *Tartufe* des hypocrites. L'injustice même contre *Mahomet* seroit bien plus grande que contre toutes ces Pièces; car le crime du faux Prophète y est mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'est aucun des Vices & des Déréglemens que

A V I S D E

toutes ces Pièces représentent. C'est précisément contre les *Ravaillacs* & les *Jacques Cléments* que la Pièce est composée; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que si *Mahomet* avoit été écrit du tems de *Henri III.* & de *Henri IV.*, cet Ouvrage leur auroit sauvé la vie. Est-il possible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'Auteur de la *HENRIADE*? Lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce Poëme & ailleurs, je ne dis pas seulement contre de tels attentats; mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire.

J'avoue que plus j'ai lu les Ouvrages de cet Ecrivain, plus je les ai trouvés caractérisés par l'amour du bien public; il inspire par-tout l'horreur contre les emportemens de la Rebellion, de la Persécution & du Fanatisme, Y a-t-il un bon Citoyen qui n'adopte

L'ÉDITEUR.

dopte toutes les maximes de la *Henriade*? Ce Poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu?

Mahomet me paroît écrit entièrement dans le même esprit; & je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bien-tôt qu'il se formoit contre lui une Cabale dangereuse; les plus ardens avoient parlé à des Hommes en place, qui ne pouvant voir la représentation de la Pièce devoient les en croire. L'illustre *Molière*, la gloire de la *France*, s'étoit trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorsqu'on joua le *Tartufe*; il eut recours directement à *Louis le Grand*, dont il étoit connu & aimé. L'autorité de ce Monarque dissipa bien-tôt les interprétations sinistres qu'on donnoit au *Tartufe*. Mais les tems sont différens; la protection qu'on accor-

A V I S D E

de à des Arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces Arts ont été long-tems cultivés. D'ailleurs, tel Artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eut fallu des mouvemens, des discussions, un nouvel examen; l'Auteur jugea plus à propos de retirer sa Pièce lui-même, après la troisième représentation, attendant que le tems adoucît quelques Esprits prévenus; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une Nation aussi spirituelle & aussi éclairée que la *Française*. On mit dans les Nouvelles publiques que la *Tragédie de Mahomet* avoit été défendue par le Gouvernement. Je puis assurer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-seulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce sujet; mais il s'en faut beaucoup que les premières Têtes de l'Etat, qui virent la

L' E D I T E U R .

la représentation, ayent varié un moment sur la sagesse qui règne dans cet Ouvrage.

Quelques personnes ayant transcrit à la hâte plusieurs Scènes aux représentations, & ayant eu un ou deux rôles des Acteurs, en ont fabriqué les Editions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles diffèrent du véritable Ouvrage que je tiens de la main d'un homme irréprochable, ainsi que les autres Pièces que je donne dans l'Edition présente. La plus curieuse, à mon gré, est la Lettre que l'Auteur écrivit à Sa Majesté le Roi de *Prusse*, lorsqu'il repassa par la Hollande, après être allé rendre ses respects à ce Monarque. C'est dans de telles Lettres, qui ne sont pas d'abord destinées à être publiques, qu'on voit les véritables sentimens des hommes. Celle que j'ai
eue

AVIS DE L'ÉDITEUR.

cue encore d'un Ami de feu *Mr. de Sgravefende* est de ce genre. J'espère qu'elle fera aux véritables Philosophes le même plaisir qu'elle m'a fait.

*A Amsterdam le 18.
de Novembre 1742.*

P. D. L. M.



A S A

A
SA MAJESTÉ
LE
ROI DE PRUSSE,
&c. &c. &c.

SIRE,

*Je ressemble à présent aux Pèlerins de la
Meque, qui tournent leurs yeux vers cette
Ville, après l'avoir quittée: je tourne les
miens*

L E T T R E

présenté vers votre Cour. Mon cœur, pénétré de bonté de VOTRE MAJESTÉ, ne conçoit que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'Elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle Copie de cette Tragédie de Mahomet dont Elle a bien voulu, il y a déjà long-tems, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paye à l'Amateur des Arts, au Juge éclairé, sur-tout au Philosophe, beaucoup plus qu'au Souverain.

VOTRE MAJESTÉ scit quel esprit m'animoit en composant cet Ouvrage. L'Amour du Genre Humain, & l'horreur du Fanatisme, deux Vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre Trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la Tragédie ne doit pas être un simple Spectacle, qui touche le cœur sans le corriger. Qu'importent au Genre Humain les passions & les malheurs d'un Héros de l'Antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire? On a vu que la Comédie du Tartufe, ce Chef-d'œuvre qu'aucune Nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocrisie dans toute sa laideur. Ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une Tragédie, cette

L E T T R E

cette espèce d'impôture qui met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns & la fureur des autres? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens Scélérats, Fondateurs illustres de la Superstition & du Fanatisme, qui les premiers ont pris le couteau sur l'Autel pour faire des Victimes de ceux qui refusoient d'être leurs Disciples?

Ceux qui diront que les tems de ces crimes sont passés, qu'on ne verra plus de Barcochebas, de Mahomets, de Jeans de Leyde, &c. que les flammes des Guerres de Religion sont éteintes, font, ce me semble, trop d'honneur à la Nature humaine. Le même Poison subsiste encore, quoique moins développé: cette Peste, qui semble étouffée, reproduit de tems en tems des germes capables d'infecter la Terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les Prophètes des Cévennes tuer au nom de Dieu ceux de leur Secte qui n'étoient pas assez soumis?

L'action que j'ai peinte est atroce; & je ne sçai si l'horreur a été plus loin sur aucun Théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu, qui, séduit par son fanatisme, assassine un Vieillard qui l'aime, & qui, dans

L E T T R E

dans l'idée de servir Dieu, se rend coupable, sans le savoir, d'un parricide; c'est un Impositeur qui ordonne ce meurtre, & qui promet à l'Assassin un inceste pour récompense.

J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le Théâtre; & VOTRE MAJESTÉ est bien persuadée, qu'il ne faut pas que la Tragedie consiste uniquement dans une déclaration d'amour; une jalousie & un mariage.

Nos Historiens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. Sekle ne sçait pas du moins que celui qu'il assassine est son pere; & quand il a porté le coup, il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais Mezeray rapporte, qu'à Melun un pere tua son fils de sa main pour sa Religion, & n'en eut aucun repentir.

On connoît l'aventure des deux freres Diaz; dont l'un étoit à Rome, & l'autre en Allemagne dans les commencemens des troubles excités par Luther. Barthéleml Diaz apprenant à Rome que son frere donnoit dans les opinions de Luther à Francfort,
part

L E T T R E.

part de Rome dans le dessein de l'assassiner, arrive & l'assassine. J'ai lu dans Herrera, Auteur Espagnol, que ce Barthélemi Diaz risquoit beaucoup par cette action; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit.

Herrera, dans une Religion toute sainte & toute ennemie de la cruauté; dans une Religion qui enseigne à souffrir & non à se vanger, étoit donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat & au parricide! Et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales?

*Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du Monstre qui priva la France de Henri le Grand: voilà ce qui plaça le Portrait de Jacques Clément sur l'Autel, & son nom parmi les Bienheureux; c'est ce qui coûta la vie à Guillaume Prince d'Orange, Fondateur de la Liberté & de la Grandeur des Hollandois. D'abord Salcede le blessa au front d'un coup de pistolet: & Strada raconte que Salcede (ce sont ses propres mots) n'osa entreprendre cette action, qu'après avoir purifié son ame par la confession aux pieds d'un Dominicain, & l'avoir
* * for-*

L E T T R E.

fortifiée par le Pain céleste. Herrera dit quelque chose de plus insensé & de plus atroce.

Estendo firme con el exemplo de nuestro Salvadore Jesu Christo y de su Santos.

Baltbazar Girard, qui ota enfin la vie à ce grand Homme, en usa de même que Salcede.

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes, étoient de jeunes gens comme Seïde. Baltbazar Girard avoit environ vingt années. Quatre Espagnols, qui avoient fait avec lui serment de tuer le Prince, étoient de même âge. Le Monstre de Henri III. n'avoit que vingt-trois ans. Poltrot, qui assassina le Grand Duc de Guise, en avoit vingt-cinq; c'est le tems de la séduction & de la fureur.

J'ai été presque témoin en Angleterre de ce que peut sur une imagination jeune & faible la force du Fanatisme. Un Enfant de seize ans, nommé Shepherd, se chargea d'assassiner le Roi George I. votre Ayeul maternel. Quelle étoit la cause qui le portoit

L E T T R E.

toit à cette frénésie? C'étoit uniquement que Shepherd n'étoit pas de la même Religion que le Roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grace, on le sollicita long-tems au repentir; il persista toujours à dire, qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; & que s'il étoit libre, le premier usage qu'il feroit de sa liberté seroit de tuer son Prince. Ainsi, on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un Monstre qu'on désespéroit d'appriivoiser.

J'ose dire, que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de Peres ont détesté & deshérité leurs enfans! que de Freres ont poursuivi leurs freres par ce funeste principe! J'en ai vu des exemples dans plus d'une Famille.

Si la Superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'Histoire des crimes, elle fait dans la Société tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle défunit les Amis, elle divise les Parens; elle persécute le Sage, qui n'est qu'un homme de bien,

L E T T R E.

par la main du Fou qui est entousiasé. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à Socrate; mais elle bannit Descartes d'une Ville qui devoit être l'Azyle de la Liberté; elle donne à Jurieu, qui faisoit le Prophète; assez de crédit pour réduire à la pauvreté les Savans & le Philosophe Bayle. Elle bannit, elle arrache à une florissante Jeunesse qui court à ses leçons le Successeur du grand Leibnitz; & il faut pour le rétablir que le Ciel fasse naître un Roi-Philosophe; vrai Miracle qu'il fait bien rarement. En vain la Raison humaine se perfectionne par la Philosophie qui fait tant de progrès en Europe; en vain, Vous sur-tout, Grand Prince, vous efforcez-vous de pratiquer & d'inspirer cette Philosophie si humaine; on voit dans ce même Siècle où la Raison élève son Trône d'un côté, le plus absurde Fanatisme dresser encore ses Autels de l'autre.

On pourra me reprocher, que, donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette Pièce un crime à Mahomet, dont en effet il ne fut point coupable.

Mr. le Comte de Boulainvilliers écrit,
il

L E T T R E.

il y a quelques années, la Vie de ce Prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand Homme, que la Providence avoit choisi pour punir les Chrétiens, & pour changer la face d'une partie du Monde.

Mr. Sale, qui nous a donné une excellente Version de l'Alcoran en Anglais, veut faire regarder Mahomet comme un Numa & comme un Thesée. J'avoue qu'il faudroit le respecter, si né Prince légitime, ou appelé au Gouvernement par le suffrage des siens, il avoit donné des Loix paisibles comme Numa, ou défendu ses Compatriotes comme on le dit de Thesée. Mais qu'un Marchand de Chameaux excite une sédition dans sa Bourgade; qu'associé à quelques malheureux Coraïtes il leur persuade qu'il s'entretient avec l'Ange Gabriel; qu'il se vante d'avoir été ravi au Ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce Livre inintelligible, qui fait frémir le Sens-commun à chaque page; que pour faire respecter ce Livre il porte dans sa Patrie le fer & la flâme; qu'il égorge les peres, qu'il ravisse les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de sa Religion ou de la mort; c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser,

L E T T R E.

à moins qu'il ne soit né Turc, & que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je sçai que Mahomet n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette Tragédie. L'Histoire dit seulement qu'il enleva la femme de Seide, l'un de ses Disciples, & qu'il persécuta Abusofian, que je nomme Zopire; mais quiconque fait la guerre à son País, & ose la faire au nom de Dieu, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la Scène, mais des mœurs vraies, faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, & représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le Fanatisme peut exécuter de plus horrible. Mahomet n'est ici autre chose que Tartufe les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces Ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet
Ou-

L E T T R E.

Ouvrage; si après avoir eu en bôrreur la malheureuse obéissance de Seïde, elle se dit à elle-même, pourquoi obéirois-je en aveugle à des aveugles qui me crient: Haïsez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas?

Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes! L'Esprit d'indulgence feroit des freres, celui d'intolérance peut former de Monstres.

C'est ainsi que pense VOTRE MAJESTÉ'. Ce seroit pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce Roi-Philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets; & si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce Prince, qui pense & qui parle en homme qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse & l'ignorance, qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré; qui veut toujours s'instruire, & qui peut instruire les plus éclairés.

Je

L E T T R E.

Je serai toute ma vie avec le plus profond respect & la plus vive reconnoissance,

S I R E,

DE VOTRE MAJESTE.

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur

*A Rotterdam ce 20. de
Janvier 1742.*

V O L T A I R E.

LE

LE
FANATISME,
OU
MAHOMET
LE PROPHETE,
TRAGÉDIE.

A

A C T E U R S .

MAHOMET.

ZQPIRE, Scheïch ou Schérif de la Meque.

OMAR, Lieutenant de Mahomet.

SEIDE,

PALMIRE, } Esclaves de Mahomet.

PHANOR, Sénateur de la Meque.

TROUPE de Mequôis.

TROUPE de Musulmans.

La Scène est à la Meque.

LE

LE
FANATISME,
OU
MAHOMET
LE PROPHETE,
TRAGEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE I.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.



Ui moi baïsser les yeux devant ses faux prodiges ?

Moi de ce Fanatique encenser les prestiges ?

L'honorer dans la Meque après l'avoir banni ?

Non. Que des justes Dieux Zopire soit puni,

A 2

31

4 LE FANATISME,

Si tu vois cette main, jusqu'ici libre & pure,
Careffer la révolte & flatter l'imposture!

PHANOR.

Nous chérissions en vous ce zèle paternel
Du Chef auguste & saint du Sépat d'Ismaël;
Mais ce zèle est funeste, & tant de résistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance,
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des Loix,
Et des embrasemens d'une guerre immortelle
Étouffer sous vos pieds la première étincelle;
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un Novateur obscur, un vil Séditieux;
Aujourd'hui c'est un Prince; il triomphe, il domine;
Imposteur à la Meque & Prophète à Médine,
Il savait faire adorer à trente Nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je? en ces murs même une troupe égarée,
Des poisons de l'Erreur avec zèle enivrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme & la sédition;
Appelle son Armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inspire, le conduit, & le rend invincible.

Tous

T I R A G E D I E.

Tous nos vrais Citoyens avec vous sont unis;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Meque allarmée ont désolé l'enceinte;
Et ce Peuple, en tout tems chargé de vos bienfaits,
Crie encor à son Pere & demande la paix.

Z O P I R E.

La paix avec ce Traître! Ah, Peuples sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage.
Allez, portez en pompe & servez à genoux
L'Idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce Fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulcéré la playe est trop cruelle;
Lui-même a contre moi trop de ressentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans;
Et moi jusqu'en son Camp j'ai porté le carnage;
La mort de son fils même honora mon courage;
Les flambeaux de la haine entre nous allumés
Jamais des mains du Temps ne seront consumés.

P H A N O R.

Ne les éteignez point; mais cachez en la flâme;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfans seront ils mieux vengés?

6 LE FANATISME,

Vous avez tout perdu, fils, frere, épouse, fille;
Ne perdez point l'Etat; c'est-là votre famille.

Z O P I R E.

On ne perd les Etats que par timidité.

P H A N O R.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

Z O P I R E.

Périfions, s'il le faut.

P H A N O R.

Ah ! quel triste courage
Vous fait si près du Port exposer au naufrage ?
Le Ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce Tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses Camps élevée,
Dans vos derniers combats par vos mains enlevée,
Semble un Ange de Paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiser le courroux.
Déjà par ses Hérauts il l'a redemandée.

Z O P I R E.

Tu veux qu'à ce Barbare elle soit accordée ?
Tu veux que d'un si cher & si noble trésor

Ses

Ses criminelles mains s'enrichissent encor ?
 Quoi ! lorsqu'il nous apporte & la fraude & la guerre,
 Lorsque son bras enchaîné & ravage la Terre,
 Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
 Et la beauté sera le prix de la fureur ?
 Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
 Je porte à Mahomet une honteuse envie ;
 Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
 Ne peut sentir les feux d'un desir insensé.
 Mais soit qu'en tous les tems un objet né pour plaire
 Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
 Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
 Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
 Je ne sai quel penchant pour cette Infortunée
 Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
 Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
 La voir aux mains d'un Monstre artisan de l'erreur.
 Je voudrois qu'à mes vœux heureusement docile,
 Elle-même en secret pût chérir cet azyle ;
 Je voudrois que son cœur, sensible à mes bienfaits,
 Détéstât Mahomet autant que je le hais.
 Elle veut me parler sous ces sacrés Portiques,
 Non loin de cet Autel de nos Dieux domestiques ;

8 LE FANATISME,

Elle vient, & son front, siège de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.



S C E N E II.

Z O P I R E, P A L M I R E.

Z O P I R E.

JEune & charmant objet, dont le sort de la guerre
Propice à ma vieillesse honora cette Terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains ;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez, & s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes desirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

P A L M I R E.

Seigneur, depuis deux mois sous vos loix prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère :
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer,
Les larmes que le Ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.

Aux .

Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens.
Il vous a demandé des briser mes liens;
Puissez-vous l'écouter, & puissai-je lui dire,
Qu'après le Ciel & lui je dois tout à Zopire!

Z O P I R E.

Ainsi, de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des Camps, ces horreurs des Deserts,
Cette Patrie errante au trouble abandonnée.

P A L M I R E.

La Patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentimens,
Et ses femmes en paix guidoient mes faibles ans;
Leur demeure est un Temple où ces femmes sacrées
Levent au Ciel des mains de leur Maître adorées,
Le jour de mon malheur, hélas! fut le seul jour
Où le fort des Combats a troublé leur séjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

Z O P I R E.

J'entends: vous espérez partager quelque jour
De ce Maître orgueilleux & la main & l'amour.

A 5

PAL-

10 LE FANATISME,

PALMIRE

Seigneur, je le revere, & mon âme tremblante
Croit voir dans Mahomet un Dieu qui m'épouvante.
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des loix
A l'Arabe insolent qui marche égal aux Rois.

PALMIRE.

Nous ne connoissons point l'orgueil de la naissance.
Sans parens, sans, patrie, esclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissions nos fers;
Tout nous est étranger, hors le Dieu que je fers.

ZOPIRE.

Tout vous est étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous servez un maître, & n'avez point de pere?
Dans mon triste Palais, seul & privé d'enfans,
J'aurois pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le soin de vous former des destins plus propices
Eut adouci des miens les longues injustices.

Mais

Mais non, vous abhorrez ma Patrie & ma Loi.

P A L M I R E.

Comment puis-je être à vous ? je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de pere.

Z O P I R E.

Quel pere ! justes Dieux ! lui ? ce Monstre imposteur ?

P A L M I R E.

Ah ! quels noms inouïs lui donnez-vous, Seigneur ?
Lui, dans qui tant d'Etats adorent leur Prophète;
Lui, l'Envoyé du Ciel, & son seul Interprete.

Z O P I R E.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici pour dresser des Autels
A ce Coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au Trône échappé de supplice.

P A L M I R E.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avois entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnaissance
Vous donnoient sur mon cœur une juste puissance;
Vos

11 LE FANATISME,

Vos blasphèmes affreux contre mon Protecteur,
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

Z O P I R E.

O Superstition ! les rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire, & que sur vos erreurs
Ma pitié, malgré moi, me fait verser de pleurs !

P A L M I R E.

Et vous me refusez !

Z O P I R E.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au Tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.



S C E N E III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

Z O P I R E.

Q U'avez-vous, Phanor ?

PHA.

TRAGÉDIE 13

PHANOR.

Aux portes de la Ville,
D'où l'on voit de Moad la Campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar?
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son Char,
Qui combattit long-tems le Tyran qu'il adore,
Qui vengea son Païs?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent Guerrier,
Portant entre ses mains le glaive & l'olivier,
De la Paix à nos Chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un Otage.
Seide est avec lui.

PALMIRE.

Grands Dieux, destin plus doux!
Quoi! Seide?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZO-

14 LE FANATISME,

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

Palmire sort.

Omar devant mes yeux ! qu'osera-t-il me dire ?
O Dieux de mon Pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux Enfans ;
Soleil, Sacrés Flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces Dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez & soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité.



S C E N E IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

E H bien, après six ans tu revois ta Patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Deserteur de nos Dieux, deserteur de nos Loix,
Persécuteur nouveau de cette Cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Ministre d'un Brigand qu'on dut exterminer,

Par-

Parle; que me veux-tu?

O M A R.

Je veux te pardonner.

Le Prophète d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, sur-tout pour ton courage,
Te présente une main qui pouvoit t'écraser,
Et j'apporte la Paix qu'il daigne proposer.

Z O P I R E.

Un vil Séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace!
Souffrirez-vous, grands Dieux, qu'au gré de ses for-
faits

Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un Traître,
Ne rougissez-vous point de servir un tel Maître?
Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur & sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers Citoyens?
Qu'alors il étoit loin de tant de renommée!

O M A R.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainsi du mérite, & pese les humains
Au poids que la Fortune avoit mis dans tes mains.

Ne

16 L'ÉFANATISME,

Ne fais-tu pas encore, homme faible & superbe,
 Que l'Insecte insensible, enlevé sous l'herbe,
 Et l'Aigle impérieux, qui plane au haut du Ciel,
 Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel ?
 Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
 C'est la seule vertu qui fait leur différence.
 Il est de ces Esprits favorisés des Cieux,
 Qui sont tout par eux-mêmes, & rien par leurs Ayeux.
 Tel est l'homme en un mot que j'ai choisi pour
 Maître ;
 Lui seul dans l'Univers a mérité de l'être.
 Tout mortel à sa Loi doit un jour obéir,
 Et j'ai donné l'exemple aux Siècles à venir.

Z O P I R E.

Je te connois, Omar ; en vain ta politique
 Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
 En vain tu peux ailleurs éblouir les Esprits,
 Ce que ton Peuple adore excite mes mépris.
 Bannis toute imposture, & d'un coup d'œil plus sage
 Regarde ce Prophète à qui tu rends hommage.
 Voi l'homme en Mahomet ; conçois par quel degré
 Tu fais monter aux Cieux ton Fantôme adoré.
 Entouffiafte ou fourbe, il faut cesser de l'être ;
 Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton Maître.

Tu

Tu verras de Chameaux un grossier conducteur,
 Chez sa première épouse insolent imposteur,
 Qui, sous le vain appas d'un songe ridicule,
 Des plus vils des humains tente la foi crédule,
 Comme un Séditieux à mes pieds amené,
 Pas quarante Vieillards à l'exil condamné;
 Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime,
 De Caverne en Caverne il fuit avec Fatime.
 Ses Disciples errans de Cités en Deserts,
 Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
 Promenant leur fureur qu'ils appellent divine,
 De leurs venins bien-tôt ils infectent Médine.
 Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
 Tu voulus dans sa source arrêter le poison;
 Je te vis plus heureux, & plus juste & plus brave,
 Attaquer le Tyran dont je te vois l'Esclave.
 S'il est un vrai Prophète, osas-tu le punir?
 S'il est un Imposteur, oses-tu le servir?

O M A R.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
 Méconnut ce grand Homme entré dans la carrière.
 Mais enfin quand j'ai vu que Mahomet est né
 Pour changer l'Univers à ses pieds consterné;

B

Quand

Quand mes yeux éclairés du feu de son génie
 Le virent s'élever dans sa course infinie,
 Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
 Agir, parler, punir ou pardonner en Dieu,
 J'associai ma vie à ses travaux immenses;
 Des Trônes, des Autels, en sont les récompenses.
 Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi,
 Ouvre les yeux, Zopire, & change ainsi que moi.
 Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
 Ta persécution, si vaine & si cruelle,
 Nos freres gémissans, notre Dieu blasphémé,
 Tombe aux pieds d'un Héros par toi-même opprimé.
 Vien baiser cette main qui porte le tonnerre.
 Tu me vois après lui le premier de la Terre;
 Le poste qui te reste est encor assez beau,
 Pour fléchir noblement sous ce Maître nouveau.
 Voi ce que nous étions, & voi ce que nous sommes.
 Le Peuple aveugle & faible est né pour les grands
 Hommes,
 Pour admirer, pour croire & pour nous obéir.
 Vien régner avec nous, si tu crains de servir;
 Partage nos grandeurs au-lieu de t'y soustraire;
 Et las de l'imiter, fais trembler le Vulgaire.

T R A G É D I E. 19

Z O P I R E.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
 Que je prétens, Omar, inspirer quelque effroi.
 Tu veux que du Sénat le Schérif infidelle
 Encense un Imposteur, & couronne un Rebelle !
 Je ne te nierai point que ce fier Séducteur
 N'ait beaucoup de prudence, & beaucoup de valeur.
 Je connois, comme toi, les talens de ton Maître,
 S'il étoit vertueux, c'est un Héros peut-être.
 Mais ce Héros, Omar, est un traître, un cruel,
 Et de tous les Tyrans c'est le plus criminel.
 Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence,
 Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
 Dans le cours de la guerre un funeste destin
 Le priva de son fils que fit périr ma main ;
 Mon bras perça le fils, ma voix bannit le pere ;
 Ma haine est inflexible ainsi que sa colère ;
 Pour rentrer dans la Meque il doit m'exterminer,
 Et le juste aux méchans ne doit point pardonner.

O M A R.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
 Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,

20 DE FANATISME,

Partage avec lui-même, & donne à tes Tribus
Les dépouilles des Rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la Paix, mets un prix à Palmire;
Nos trefors sont à toi.

Z O P I R E.

Tu penfes me séduire ?
Me vendre ici ma honte, & marchander la paix
Par ses trefors honteux, le prix de ses forfaits ?
Tu veux que sous ses loix Palmire se remette ?
Elle a trop de vertu pour être sa Sujette ;
Et je veux l'arracher aux Tyrans imposteurs,
Qui renversent les Loix & corrompent les mœurs.

O M A R.

Tu me parles toujours comme un Juge implacable,
Qui sur son Tribunal intimide un coupable.
Pense & parle en Ministre, agi, traite avec moi,
Comme avec l'Envoyé d'un grand Homme & d'un
Roi.

Z O P I R E.

Qui l'a fait Roi ? qui l'a couronné ?

O M A R.

La Victoire.
Ména-

T R A G É D I E

Ménage sa puissance & respecte sa gloire.

Aux noms de Conquérant & de Triomphateur.

Il veut joindre le nom de Pacificateur.

Son Armée est encor aux bords du Sarbare,

Des Murs où je suis né le siège se prépare;

Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler,

Mahomet veut ici te voir & te parler.

Z O P I R E.

Lui! Mahomet?

O M A R.

Lui-même, il t'en conjure.

Z O P I R E.

Traître!

Si de ces lieux sacrés j'étois l'unique-Maître,

C'est en te punissant que j'aurois répondu.

O M A R.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.

Mais puisqu'un vil Sénat insolemment partage

De ton gouvernement le fragile avantage;

Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

B 3

ZOP-

LE FANATISME,

ZOPIRE.

Je t'y suis : nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes Loix, mes Dieux & ma Patrie;
Vien y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu persécuté, effroi du Genre Humain,
Qu'un Fourbe ose annoncer les armes à la main.

A Phanor.

Toi, vien m'aider, Phanor, à repousser un Traître;
Le souffrir parmi nous & l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
De lui seul ennemi, pour lui seul implacable,
L'amour de la vertu me rend inexorable.

Fin du premier Acte.

ACTE

TRAGÉDIE. 23




ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.



Ans ma prison cruelle est-ce un Dieu qui
te guide?

Mes maux font-ils finis ? je revois Seide,

SEIDE.

O charme de ma vie, & de tous mes malheurs,
Palmire, unique objet, qui m'as coûté des pleurs,
Depuis ce jour de sang, qu'un Ennemi barbare,
Près des Camps du Prophète, aux bords du Saire,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans,
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans,
Mes cris mal entendus sur cette infame rive
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive!

B 4

O ma

24 L E F A N A T I S M E ;

O ma chere Palmire , en quel gouffre d'horreur
 Tes périls & ma perte ont abîmé mon cœur !
 Que mes feux , que ma crainte & mon impatience
 Accusoient la lenteur des jours de la vengeance !
 Que je hâtois l'assaut si long-tems différé ,
 Cette heure de carnage , où de sang enyvré
 Je devois de mes mains brûler la Ville impie ,
 Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
 Enfin , de Mahomet les sublimes desseins ,
 Que n'ose approfondir l'humble Esprit des humains ,
 Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage ;
 Je l'apprens & j'y vole. On demande un otage ,
 J'entre , je me présente , on accepte ma foi ;
 Et je me rends captif , ou je meurs avec toi.

P A L M I R E.

Seide , au moment même , avant que ta présence
 Vint de mon desespoir calmer la violence ,
 Je me jettois aux pieds de mon fier Ravisseur.
 Vous voyez , ai-je dit , les secrets de mon cœur.
 Ma vie est dans les Camps dont vous m'avez tirée ;
 Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
 Mes pleurs , en lui parlant , ont arrosé ses pieds ,
 Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.

J'ai

T R A G É D I E. 23

J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie ;
Mon cœur sans mouvement, sans chaleur & sans vie,
D'aucune ombre d'espoir n'étoit plus secouru ;
Tout finissoit pour moi quand Seide a paru.

S E I D E.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

P A L M I R E.

C'est Zopire ; il sembloit touché de mes allarmes ;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer,
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

S E I D E.

Le barbare se trompe ; & Mahomet mon Maître,
Et l'invincible Omar, & ton Amant peut-être,
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton Amant cet espoir orgueilleux)
Nous briserons ta chaîne & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet protecteur de nos armes,
Le Dieu dont j'ai porté les sacrés Etendarts,
Le Dieu qui de Médine a détruit les Remparts,
Renverfera la Meque à nos pieds abatuë.
Omar est dans la Ville, & le Peuple à sa vûe
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur,

B 5

Qu'ins-

26 L'E F A N A T I S M E,

Qu'inspire aux ennemis un Ennemi vainqueur.

Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

P A L M I R E.

Mahomet nous chérit, il briserait ma chaîne;

Il uniroit nos cœurs; nos cœurs lui sont offerts;

Mais il est loin de nous, & nous sommes aux fers.



S C E N E II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

O M A R.

VOs fers seront brisés, foyez pleins d'espérance;
Le Ciel vous favorise, & Mahomet s'avance.

S E I D E.

Lui!

P A L M I R E.

Notre auguste Pere!

O M A R.

Au Conseil assemblé

L'Esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.

„ Ce

- „ Ce Favori du Dieu qui préside aux Batailles ,
 „ Ce grand Homme, ai-je dit, est né dans vos
 murailles.
 „ Il s'est rendu des Rois le Maître & le soutien,
 „ Et vous lui refusez le rang de Citoyen,
 „ Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous dé-
 truire ?
 „ Il vient vous protéger, mais sur-tout vous instruire.
 „ Il vient dans vos cœurs même établir son pou-
 voir ”.

Plus d'un Juge à ma voix a paru s'ébranler ;
 Les Esprits s'ébranloient ; l'inflexible Zopire,
 Qui craint de la raison l'inévitable empire,
 Veut convoquer le Peuple & s'en faire un appui.
 On l'assemble, j'y cours ; & j'arrive avec lui.
 Je parle aux Citoyens, j'intimide, j'exhorte,
 J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
 Après quinze ans d'exil, il revoit ses foyers ;
 Il entre accompagné des plus braves Guerriers,
 D'Ali, d'Ammon, d'Hercide & de sa noble Elite ;
 Il entre, & sur ses pas chacun se précipite.
 Chacun porte un regard comme un cœur différent,
 L'un croit voir un Héros, l'autre voir un Tyran.
 Celui-ci le blasphème, & le menace encore,
 Cet autre est à ses pieds, les embrasse, & l'adore.

Nous

LE FANATISME,

Nous faisons retentir à ce Peuple agité
Les noms sacrés de Dieu, de Paix, de Liberté;
De Zopire éperdu la Cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & serain,
Mahomet marche en Maître & l'Olive à la main;
La Trêve est publiée, & le voici lui-même.



S C E N E I I I

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE,
SEIDE, PALMIRE, Suite.

MAHOMET.

Invincibles soutiens de mon Pouvoir suprême,
Noble & sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce Peuple, instruisez le en mon nom.
Promettez, menacez, que la Vérité règne;
Qu'on adore mon Dieu, mais sur-tout qu'on le
craigne.
Vous, Seide, en ces lieux!

SEIDE.

O mon Pere, o mon Roi,

Le

TRAGÉDIE. 29

Le Dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût falu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne sçait point me servir.
J'obéis à mon Dieu; vous, fachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à son impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentimens nous animent tous deux;
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai languï prisonnière,
Mes yeux de pleurs noyéz s'ouvroient à la lumière;
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez; je lis dans votre cœur,
Que rien ne vous allarme & rien ne vous étonne.
/Allez; malgré les soins de l'Autel & du Trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts;
Je veillerai sur vous comme sur l'Univers.

MAHOM

A Sri-

A. Seide.

Vous, suivez mes Guerriers ; & vous, jeune Palmire,
En servant votre Dieu ne craignez que Zopiré.



S C E N E IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

TOi, reste, brave Omar; il est tems que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siège encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course & borner ma carrière ;
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les Préjugés, ami, sont les Rois du Vulgaire.
Tu connois quel Oracle, & quel bruit populaire
Ont promis l'Univers à l'Envoyé d'un Dieu,
Qui, reçu dans la Meque & vainqueur en tout lieu,
Entreroit dans ces Murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les efforts de la Terre.
Mais tandis que les miens par de nouveaux efforts
De ce Peuple inconstant font mouvoir les ressorts;
De quel œil revois-tu Palmire avec Seide ?

OMAR.

O M A R.

Parmi tous ces enfans enlevés par Héroïde,
Qui, formés sous ton joug & nourris dans ta Loi,
N'ont de Dieu que te tien, n'ont de Pere que toi,
Aucun ne te sertit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédele;
De tous tes Musulmans ce sont les plus soumis.

M A H O M E T.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'est assez.

O M A R.

Blâmes-tu leurs tendresses?

M A H O M E T.

Ah! connois mes fureurs, & toutes mes faiblesses.

O M A R.

Comment?

M A H O M E T.

Tu sçais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du Monde, environné d'allarmes,
Je porte l'Encensoir & le Sceptre & les armes;

Ma

32 **LE FANATISME,**

Ma vie est un combat, & ma frugalité
 Asservit la nature à mon austérité.
 J'ai banni loin de moi cette liqueur traïstresse,
 Qui nourrit des humains la brutale molesse;
 Dans des Sables brûlans, sur des Rochers déserts,
 Je supporte avec toi l'inclémence des airs.
 L'amour seul me console; il est ma récompense,
 L'objet de mes travaux, l'Idole que j'encense,
 Le Dieu de Mahomet; & cettè passion
 Est égale aux fureurs de mon ambition.
 Je préfère en secret Palmire à mes Epouses;
 Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses,
 Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
 Insulte à Mahomet, & lui donne un rival?

O M A R,

Et tu n'ès pas vangé?

M A H O M E T.

Juge si je dois l'être.
 Pour le mieux détester apprens à le connaître.
 De mes deux ennemis apprens tous les forfaits:
 Tous deux sont nés ici du Tyran que je haïs.

OMAR.

O M A R.

Quoi! Zopire est leur Pere?

M A H O M E T.

Hercide en ma puissance

Remet depuis quinze ans leur malheureuse enfance.

J'ai nourri dans mon sein ces Serpens dangereux ;

Déjà sans se connaître ils m'outragent tous deux.

J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.

Le Ciel voulut ici rassembler tous les crimes ;

Je veux... leur Pere vient, ses yeux lancent vers nous

Les regards de la haine & les traits du courroux.

Observe tout, Omar, & qu'avec son escorte

Le vigilant Hercide assiege cette porte.

Revien me rendre compte, & voir s'il faut hâter,

Ou retenir les coups que je dois lui porter.



S C E N E V.

Z O P I R E, M A H O M E T.

Z O P I R E.

A H quel fardeau cruel à ma douleur profondel
Moi, recevoir ici cet Ennemi du Monde!

C

M A-

MAHOMET.

Approche, & puisqu'enfin le Ciel veut nous unir,
 Voi Mahomes sans crainte, & parle sans rougir.

ZOPHIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
 A traîné ta Patrie au bord du précipice,
 Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
 Et fait naître la Guerre au milieu de la Paix.
 Ton nom seul parmi nous divise les familles,
 Les époux, les parents, les mères & les filles;
 Et la Trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau
 Pour venir dans nos cœurs enfoncer le coiteau.
 La discorde civile est par-tout sur ta trace;
 Assemblage inouï de mensonge & d'audace,
 Tyran de ton Pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
 Tu viens donner la Paix, & m'annoncer un Dieu ?

MAHOMET,

Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zopire,
 Je ne ferois parler que le Dieu qui m'inspire.
 Le glaive & l'Alcoran dans mes sanglantes mains,
 Imposeroient silence au reste des humains.
 Ma voix feroit sur eux les effets du tonnerre,

-A-

Et

Et je verrois leurs fronts attachés à la terre.
 Mais je te parle en homme, & sans rien déguiser
 Je me sens assez grand pour ne pas tabuser.
 Voi quel est Mahomet, nous sommes seuls, écoute.
 Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute.
 Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Citoyen,
 Ne conçut un Projet aussi grand que le mien.
 Chaque Peuple à son tour a brillé sur la Terre.
 Par les Loix, par les Arts, & sur-tout par la Guerre;
 Le tems de l'Arabie est à la fin venu.
 Ce Peuple généreux, trop long-tems inconnu,
 Laissoit dans ses Deserts ensevelir la gloire;
 Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
 Voi du Nord au Midi l'Univers desolé,
 La Perse encor sanglante, & son Trône ébranlé,
 L'Inde esclave & humiliée, & l'Egypte abaissée,
 Des Murs de Constantin la splendeur éclipsee;
 Voi l'Empire Romain tombant de toutes parts,
 Ce grand Corps déchiré, dont les membres épars
 Languissent dispersés sans honneur & sans vie;
 Sur ces débris du Monde élevons l'Arabie.
 Il faut un nouveau Culte, il faut de nouveaux fers;
 Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle Univers.
 En Egypte Oziris, Zoroastre en Asie,

Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des Peuples sans mœurs, & sans culte & sans Rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes Loix.

Je viens après mille ans changer ces Loix grossières.
J'apporte un joug plus noble aux Nations entières.

J'abolis les faux Dieux, & mon Culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne m'e reproche point de tromper ma Patrie,
Je détruis sa faiblesse & son idolatrie.

Sous un Roi, sous un Dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illustre il la faut asservir.

Z O P I R E.

Voilà donc tes desseins ! c'est donc toi dont l'audace
De la Terre à ton gré prétend changer la face !

Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi ;
Tu ravages le Monde, & tu prétends l'instruire ?

Ah ! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du Mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'Encensoir & d'affecter l'Empire ?

M A-

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste, & ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi! tout Factieux, qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

MAHOMET.

Oui. Je connois ton Peuple, il a besoin d'erreur.
Ou véritable ou faux, mon Culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes Dieux? Quel bien t'ont-ils
pu faire?

Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs Autels?
Ta Secte obscure & basse avilit les mortels,
Enerve le courage & rend l'homme stupide;
La mienne élève l'ame & la rend intrépide.
Ma Loi fait des Héros.

ZOPIRE.

Di plutôt des Brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des Tyrans.
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes Maîtres séduits marchent sous tes Enseignes

Où tu vois tes égaux à tes pieds abatus.

M A H O M E T.

Des égaux ! de long-tems Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Meque, & je règne à Médine;
Croi-moi, reçois la Paix, si tu crains ta ruine.

Z O P I R E.

La paix est dans ta bouche, & ton cœur en est loin;
Penses-tu me tromper?

M A H O M E T.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je peux te voir à mon joug asservi;
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

Z O P I R E.

Nous amis ! nous ? cruel ! ah quel nouveau prestige !
Connois-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige ?

M A H O M E T.

J'en connois un puissant & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

Z O-

TERRE & ENFER 89

SCÈNE II

MAHOMET.

MAHOMET.

SCÈNE III

La nécessité,

Ton intérêt.

SCÈNE IV

MAHOMET.

Les Enfers & les Cieux seront unis ensemble.

L'intérêt est ton Dieu, le mien est l'Équité;

Entre ces ennemis il n'est point de Traité.

Quel seroit le ciment, répond-moi, si tu l'oses,

De l'horrible union que toi tu me proposes ?

Répond, est-ce ton fils que mon bras te ravit ?

Est-ce le sang des miens que ta main répandit ?

MAHOMET.

MAHOMET.

Oui. Ce sont tes fils même. Oui, connois un mystère,

Dont seul dans l'Univers je suis dépositaire :

Tu pleures tes Enfans, ils respirent tous deux.

SCÈNE V

ZOPHIRE.

MAHOMET.

Ils vivroient ! qu'as-tu dit ? ô Ciel ! ô jour heureux !

Ils vivroient ! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne !

C 4

MA-

46 **LE FANATISME,**
MAHOMET.

Elevés dans mon Camp tous deux sont dans ma
chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers ! ils pourroient te servir !

MAHOMET.

Mes bienfaitantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi ! tu n'as point sur eux étendu ta colère ?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur Père.

ZOPIRE.

Acheve, éclairci-moi, parle, quel est leur sort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort ;

Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver ! à quel prix ? à quel titre ?

Faut-il donner mon sang ? faut-il porter leurs fers ?

MA-

TRAGÉDIE

41

MAHOMET.

Non. Mais il faut m'aider à dompter l'Univers.
Il faut rendre la Meque, abandonner ton Temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple:
Annoncer l'Alcoran aux Peuples effrayés,
Me servir en Prophète, & tomber à mes pieds:
Je te rendrai ton fils, & je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis père & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans,
Les revoir, & mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie.
Mais s'il faut à ton Culte asservir ma Patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux;
Connoi-moi, Mahomet, mon choix n'est pas dou-
teux.
Adieu.

MAHOMET *seul.*

Fier Citoyen, Vieillard inexorable,
Je ferai plus que toi, cruel impitoyable.

C.

SCE-



S C E N E V I I I.

M A H O M E T, O M A R.

O M A R.

MAhomet, il faut l'être, ou nous sommes perdus :
Les secrets des Tyrans me font déjà vendus.

Demain la Trêve expire, & demain l'on l'arrête ;

Demain Zopire est Maître, & fait tomber ta tête.

La moitié du Sénat vient de te condamner.

N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.

Ce meurtre d'un Héros, ils le nomment supplice.

Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

M A H O M E T.

Ils sentiront la mienne. Ils verront ma fureur ;

La persécution fit toujours ma grandeur.

Zopire périra.

T U M O H A M

O M A R.

Cette tête funeste,

En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.

Mais ne pers point de tems.

20

20

MA-

M A H O M E T.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

O M A R.

Il est trop méprisable.

M A H O M E T.

Il faut pourtant lui plaire.
Et j'ai besoin d'un bras, qui par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre, & m'en laisse le fruit.

O M A R.

Pour un tel attentat je réponds de Seide.

M A H O M E T.

De lui?

O M A R,

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, & te vanger de lui.
Tes autres Favoris zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience;

11A

11s

44 LE FANATISME,

Ils sont tous dans cet âge où la maturité
 Fait tomber le bandeau de la crédulité.
 Il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage,
 Un Esprit amoureux de son propre esclavage.
 La jeunesse est le tems de ces illusions,
 Seide est tout en proie aux superstitions;
 C'est un Lion docile à la voix qui le guide.

M A H O M E T.

Le frere de Palmyre?

O M A R.

Oui, lui-même. Oui, Seide,

De ton fier ennemi le fils audacieux,
 De son Maître offensé rival incestueux.

M A H O M E T.

Je déteste Seide, & son nom seul m'offense.
 La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
 Mais tu connois l'objet de mon fatal amour;
 Tu connois dans quel sang elle a puisé le jour.
 Tu vois que dans ces lieux environnés d'abîmes,
 Je viens chercher un Trône, un Autel, des Victimes;
 Qu'il faut d'un Peuple fier enchanter les esprits;
 Qu'il faut perdre Zopire & perdre encor son fils.

Al-

Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
 L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'en-
 traîne,
 Et la Religion à qui tout est soumis,
 Et la nécessité par qui tout est permis.

Fin du second Acte.



ACTE




ACTE TROISIEME.

S C E N E I.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE


 Emeure. Quel est donc ce Secret Sacrifice ?
 Quel sang a demandé l'éternelle Justice ?
 Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu daigne m'appeller.

Mon bras doit le servir, mon cœur va lui parler.
 Omar veut à l'instant par un Serment terrible
 M'attacher de plus près à ce Maître invincible.
 Je vais jurer à Dieu de mourir pour sa Loi,
 Et mes seconds sermens ne feront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente ?

Si

Si je t'accompagnois, j'aurois moins d'épouvante,
 Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
 Parle de trahison, de sang prêt à couler,
 Des fureurs du Sénat, des complots de Zopire.
 Les feux sont allumés, bien-tôt la Trêve expire.
 Le fer cruel est prêt, on s'arme, on va frapper,
 Le Pontife l'a dit, il ne peut nous tromper,
 Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seide.

S E I D E.

Croirai-je que Zopiré ait un cœur si perfide!
 Ce matin comme otage à ses yeux présenté,
 J'admirois sa noblesse & son humanité,
 Je sentois qu'en secret une force inconnue,
 Enlevoit jusqu'à lui mon ame prévenue.
 Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
 Me cachât de son cœur les replis dangereux;
 Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
 Mon ame toute entière à son bonheur livrée,
 Oubliant ses douleurs, & chassant tout effroi,
 Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi;
 Je me trouvois heureux d'être auprès de Zopire.
 Je le hais d'autant plus, qu'il m'avoit scu séduire;
 Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
 Qu'il

48. L'E F A N A T I S M E,

Qu'il est dur de haïr ceux qu'on vouloit aimer!

P A L M I R E.

Ah! que le Ciel en tout a joint nos destinées!

Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées!

Helas! sans mon amour, sans ce tendre lien,

Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au
 tien,

Sans la Religion que Mahomet m'inspire,

J'aurois eu des remords en accusant Zopire.

S E I D E.

Laißons ces vains remords, & nous abandonnons

A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous servons.

Je fors. Il faut prêter ce serment redoutable;

Le Dieu qui m'entendra nous sera favorable;

Et le Pontife Roi, qui veille sur nos jours,

Benira de ses mains de si chastes amours.

Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCE-



S C E N E II.

P A L M I R E.

D'Un noir pressentiment je ne puis me défendre.
 Cet amour dont l'idée avoit fait mon bonheur,
 Ce jour tant souhaitté me semble un jour d'horreur.
 Quel est donc ce serment qu'on attend de Seïde?
 Tout m'est suspect ici; Zopire m'intimide.
 J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
 Eprouve à son nom même une secrette horreur.
 Dans les profonds respects que ce Héros m'inspire,
 Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
 Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je suis;
 Craintive je te sers, aveugle je te suis;
 Helas! daigne essuyer les pleurs où je me noie.



S C E N E III.

MAHOMET, PALMIRE.

P A L M I R E.

C'Est vous qu'à mon secours un Dieu propice
 envoie,
 Seigneur, Sauvez Seïde.

D

MA-

50 LE FANATISME,

MAHOMET.

Eh quel est cet effroi ?

Et que craint-on pour lui, quand on est près de moi ?

PALMIRE.

O Ciel ! vous redoublez la douleur qui m'agite.

Quel prodige inouï ! votre ame est interdite,

Mahomet est troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.

Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence

Ose avouer un feu, qui peut-être m'offense ?

Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,

Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté ?

Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,

Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidelle ?

PALMIRE.

Que dites-vous ? surprise & tremblante à vos pieds,

Je baïsse en frémissant mes regards effrayés.

Eh quoi ! n'avez-vous pas daigné dans ce lieu même

Vous rendre à nos souhaits, & consentir qu'il
m'aime ?

Ces

Ces nœuds, ces chastes nœuds, que Dieu formoit
en nous,

Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

M A H O M E T.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.

Le crime quelquefois fuit de près l'innocence.

Le cœur peut se tromper, l'amour & ses douceurs

Pourront coûter, Palmire, & du sang & des pleurs.

P A L M I R E.

N'en doutez pas, mon sang couleroit pour Seide.

M A H O M E T.

Vous l'aimez à ce point?

P A L M I R E.

Depuis le jour qu'Hercide

Nous soumit l'un & l'autre à votre joug sacré,

Cet instinct tout-puissant de nous même ignoré

Devançant la raison, croissant avec notre âge,

Du Ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.

Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.

Dieu ne sauroit changer; pourroit-il aujourd'hui

Réprouver un amour que lui-même il fit naître?

Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?

D 2

Pour.

Pourrai-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.

Attendez les secrets que je dois révéler;

Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre

Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit se défendre.

Ne croyez que moi seul.

PALMIRE.

Eh qui croire que vous?

Esclave de vos loix, soumise à vos genoux,

Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir,

Que Seide à vos yeux s'empresse à m'en punir!

MAHOMET.

Seide!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil sévère?

MA-

M A H O M E T.

Allez, rassûrez-vous, je n'ai point de colère.
 C'est éprouver assez vos sentimens secrets;
 Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts.
 Je suis digne du moins de votre confiance;
 Vos destins dépendront de votre obéissance.
 Si j'eus soin des vos jours, si vous m'appartenez,
 Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
 Quoi que la voix du Ciel ordonne de Seide,
 Affermissez ses pas où son devoir le guide:
 Qu'il garde ses sermens, qu'il soit digne de vous.

P A L M I R E.

N'en doutez point, mon Pere, il les remplira tous.
 Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même;
 Seide vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
 Il voit en vous son Roi, son Pere, son Appui;
 J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
 Je cours à vous servir encourager son ame.

54 LE FANATISME,



S C E N E IV.

MAHOMET *seul.*

Q Uoi ! je suis malgré moi confident de sa flamme ?
 Quoi ! sa harvété, confondant ma fureur,
 Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur ?
 Pere, enfans, destinés au malheur de ma vie,
 Race toujours funeste, & toujours ennemie,
 Vous allez éprouver dans cet horrible jour
 Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.



S C E N E V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

E Nfin, voici le tems & de ravir Palmire,
 Et d'envahir la Meque, & de punir Zopire.
 Sa mort seule à tes pieds mettra nos Citoyens ;
 Tout est desespéré si tu ne le préviens.
 Le seul Seide ici te peut servir sans doute ;
 Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.

Tu

Tu vois cette retraite, & cet obscur détour,
 Qui peut de ton Palais conduire à son séjour.
 Là, cette nuit Zopire à ses Dieux fantastiques
 Offre un encens frivole, & des vœux chimériques.
 Là, Seide, enivré du zèle de ta Loi,
 Va l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

M A H O M E T.

Qu'il l'immole; il le faut; il est né pour le crime.
 Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
 Ma vengeance, mes feux, ma Loi, ma sûreté,
 L'irrévocable arrêt de la fatalité;
 Tout le veut. Mais crois-tu que son jeune courage,
 Nourri du Fanatisme, en ait toute la rage?

O M A R.

Lui seul étoit formé pour remplir ton dessein.
 Palmire à te servir excite encor sa main.
 L'amour, le Fanatisme, aveuglent sa jeunesse;
 Il sera furieux à force de faiblesse.

M A H O M E T.

Par les nœuds des sermens as-tu lié son cœur?

OMAR.

Du plus fâit appareil la ténébreuse horreur,
Les Autels, les sermens, tout enchaîne Seide,
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la Religion le remplit de fureur.
Il vient,



S C E N E VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET,

ENfant d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix sa volonté suprême;
Il faut vanger son Culte, il faut vanger Dieu même.

SEIDE.

Roi, Pontife & Prophète à qui je suis voué,
Maître des Nations par le Ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance;
Eclairez seulement ma docile ignorance,
Un mortel vanger Dieu!

MA-

T R A G E D I E 57

MAHOMET.

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEIDE.

Ah! sans doute ce Dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'est point d'autre hon-
neur.

De ses Decrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frappez; vos mains seront armées
Par l'Ange de la Mort & le Dieu des Armées.

SEIDE.

Parlez: quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel Tyran faut-il perdre, & quel sang doit couler?

MAHOMET.

Le sang du Meurtrier que Mahomet abhorre:
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore:
Qui combattit mon Dieu, qui massacra mon fils;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis:
De Zopire,

D

SEI-

58 LE FANATISME,
S E I D E.

De lui ! quoi mon bras ?

M A H O M E T.

Téméraire,

On devient sacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs
yeux.

Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis ? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des vblontés des Cieux ?
Si, malgré les erreurs & son idolatrie,
Des Peuples d'Orient la Meque est la Patrie ;
Si ce Temple du Monde est promis à ma Loi ;
Si Dieu m'en a créé le Pontife & le Roi ;
Si la Meque est sacrée, en savez-vous la cause ?
Ibrahim y naquit, & sa cendre y repose (*) ;
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Trafna son fils unique aux marches de l'Autel,
Etouffant pour son Dieu les cris de la Nature.

Et

(*) Les Musulmans croyent avoir à la Meque le Tombeau
d'Abraham.

Et quand ce Dieu par vous veut vanger son injure,
 Quand je demande un sang à lui seul adressé,
 Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé!
 Allez vil Idolâtre, & ne pour toujours l'être,
 Indigne Musulman, chercher un autre Maître.
 Le prix étoit tout prêt, Palmire étoit à vous;
 Mais vous bravez Palmire & le Ciel en courroux.
 Lâche & faible instrument des vengeances suprêmes,
 Les traits que vous portez vont tomber sur vous-
 même;
 Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

S E I D E.

Je crois entendre Dieu; tu parles, j'obéis.

M A H O M E T.

Obéissez, frappez: teint du sang d'un impie,
 Méritez par sa mort une éternelle vie.

A Omar.

Ne l'abandonne pas; &, non loin de ces lieux,
 Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCE.



S C E N E VII.

S E I D E *seul.*

Immoler un Vieillard, de qui je suis l'otage,
 Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge!
 N'importe; une Victime amenée à l'Autel,
 Y tombe sans défense, & son sang plait au Ciel.
 Enfin, Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice;
 J'en ai fait le serment; il faut qu'il s'accomplisse.
 Venez à mon secours, ô Vous, de qui les bras
 Aux Tyrans de la Terre ont donné le trépas.
 Ajoûtez vos fureurs à mon zèle intrépide,
 Affermissez ma main saintement homicide.
 Ange de Mahomet, Ange exterminateur,
 Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
 Ah! que vois-je?

S C E.

S C E N E VIII.

Z O P I R E, S E I D E.

Z O P I R E.

A mes yeux tu te troubles, Seide!
 Voi d'un œil plus content le dessein qui me guide;
 Otage infortuné que le fort m'a remis,
 Je te vois à regret parmi mes ennemis.
 La Trêve a suspendu le moment du carnage,
 Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage.
 Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur, malgré moi,
 A frémi des dangers assemblés près de toi.
 Cher Seide, en un mot, dans cette horreur publique,
 Souffre que ma maison soit ton azyle unique.
 Je réponds de tes jours, ils me sont précieux;
 Ne me refuse pas.

S E I D E.

O mon devoir! ô Cieux!
 Ah! Zopire, est-ce vous qui n'avez d'autre envie
 Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
 Prêt à verser son sang, qu'ai-je oui! qu'ai-je vu!
 Par,

OÙ LE FANATISME,

Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

Z O P I R E.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je suis homme , & c'est assez de l'être
Pour aimer à donner ses soins compatissans ,
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez , grands Dieux , de la Terre où nous
sommes
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes !

S'E I D R.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon Dieu connoît donc la vertu !

Z O P I R E.

Tu la connois bien peu , puisque tu t'en étonnes.
Mon fils , à quelle erreur hélas tu t'abandonnes !
Ton esprit fasciné par les Loix d'un Tyran ,
Pense que tout est crime hors d'être Musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton Maître ,
Tu m'avois en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer , un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piège engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.

Mais

Mais peux-tu croire un Dieu qui commande la haine ?

S E I D E.

Ah ! je sens qu'à ce Dieu je vais défobéir ;

Non, Seigneur, non, mon cœur ne sauroit vous
haïr.

Z O P I R E.

Helas ! plus je lui parle & plus il m'attriste,

Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.

Se peut-il qu'un Soldat de ce Monstre imposteur !

Ait trouvé, malgré lui, le chemin de mon cœur ?

Quel es-tu ? de quel sang les Dieux t'ont-ils fait
naître ?

S E I D E.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un
Maître,

Que jusqu'à ce moment j'avois toujours servi ;

Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

Z O P I R E.

Quoi ! tu ne connois point de qui tu tiens la vie ?

S E I D E.

Son Camp fut mon berceau, son Temple est ma
Patrie.

Je

Je n'en connois point d'autre ; & parmi ces enfans,
 Qu'en tribut à mon Maître on offre tous les ans,
 Nul n'a plus que Seide éprouvé sa clémence.

Z O P I R E.

Je ne puis le blâmer de sa reconnoissance.
 Oui, les bienfaits, Seide, ont des droits sur un cœur.
 Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur ?
 Il t'a servi de Pere, aussi-bien qu'à Palmire ;
 D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire ?
 Tu détournes de moi ton regard égaré,
 De quelque grand remords tu sembles déchiré.

S E I D E.

Eh qui n'en auroit pas dans ce jour effroyable ?

Z O P I R E.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus
 coupable.
 Vien, le sang va couler, je veux sauver le tien.

S E I D E.

Juste Ciel ! & c'est moi qui répandrois le sien !
 O sermens ! O Palmire ! O vous Dieu des vengeances !

Z O.

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, si tu balances;
Pour la dernière fois, vien, ton sort en dépend.



SCÈNE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

OMAR *entrant avec précipitation.*

T Rastre, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où suis-je? Ô Ciel! où suis-je, & que dois-je résoudre?

D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.

Où courir? où porter un trouble si cruel?

Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du Roi qu'a choisi l'Eternel.

SEIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

E

SCE-



S C E N E X.

Z O P I R E , P H A N O R .

Z O P I R E .

A H ! Seide , où vas-tu ? mais il me fuit encore.
 Il sort désespéré , frappé d'un sombre effroi ;
 Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
 Ses remords , ma pitié , son aspect , son absence ,
 A mes sens déchirés font trop de violence ;
 Suivons les pas.



S C E N E XI.

Z O P I R E , P H A N O R .

P H A N O R .

Lisez ce Billet important ,
 Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

Z O P I R E .

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands Dieux , votre clé-
 mence

Répare

Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance ?
 Hercide veut me voir ! lui dont le bras cruel
 Arracha mes enfans à ce sein paternel.
 Ils vivent ! Mahomet les tient sous sa puissance,
 Et Seide & Palmyre ignorent leur naissance !
 Mes enfans ! tendre espoir , que je n'ose écouter ;
 Je suis trop malheureux , je crains de me flatter.
 Pressentimens confus , faut-il que je vous croye ?
 O mon sang ! où porter mes larmes & ma joye ?
 Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens ;
 Je cours , & je suis prêt d'embrasser mes enfans.
 Je m'arrête , j'hésite , & ma douleur craintive
 Prête à la voix du sang une oreille attentive.
 Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
 Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit
 Au pied de cet Autel , où les pleurs de ton Maître
 Ont fatigué des Dieux qui s'apaisent peut-être.
 Dieux , rendez-moi mes fils , Dieux rendez aux ver-
 tus
 Deux cœurs nés généreux qu'un traître a corrom-
 pus.
 S'ils ne sont point à moi , si telle est ma misère ,
 Je les veux adopter , je veux être leur père.

Fin du troisième Acte.

E 2

ACTE



ACTE QUATRIEME.

S C E N E I.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.



Uï, de ce grand secret la trame est découverte;

Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.

Seide obéïra; mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Seide a révélé cet horrible mystère

MAHOMET.

O Ciel!

OMAR.

Hercide l'aime: il lui tient lieu de père.

MA-

MA-

T R A G E D I E. 69

M A H O M E T.

Eh bien, que pense Hercide ?

O M A R.

Il paroît effrayé,
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

M A H O M E T.

Hercide est faible. Ami, le faible est bien-tôt traître;
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son Maître.
Je fai comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

O M A R.

J'ai fait ce que tu veux,

M A H O M E T.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez; tout ce Peuple éperdu
Adorera mon Dieu qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais si-tôt que Seide
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Seide soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ?

E 3

O M A R.

LE FANATISME,

... O M A R .

N'en doute point.

M A H O M E T .

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ses ombres.

Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prend soin de redoubler son heureuse ignorance.
Epaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.

Mon triomphe en tout tems est fondé sur l'erreur.

Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre.

On n'a point de parens alors qu'on les ignore.

Les cris du sang, la force & ses impressions,

Des cœurs toujours trompés sont les illusions.

La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude;

Celle de m'obéir fit son unique étude.

Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras

Sur la cendre des siens qu'elle ne connoît pas.

Son cœur même en secret, ambitieux peut-être,

Sentira quelque orgueil à captiver son Maître.

Mais

Mais déjà l'heure approche où Seide en ces lieux
Doit m'immoler son pere à l'aspect de ses Dieux.
Retirons-nous.

O M A R.

Tu vois sa démarche égarée ;
De l'ardeur d'obéir son ame est dévorée.



S C E N E II.

MAHOMET & OMAR *sur le devant,*
mais retirés de côté. SEIDE dans le fond.

S E I D E.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir ?

M A H O M E T.

Viens & par d'autres coups affermons mon pouvoir.

Il sort avec Omar.

S E I D E *seul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accabloit de cette sainte horreur,

E 4

La

72 LE FANATISME,

La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le Ciel a parlé, j'obéirai sans doute.
Mais quelle obéissance ! ô Ciel, & qu'il en coûte !



S C E N E III.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

Palmire, que veux-tu ? quel funeste transport ?
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort ?

PALMIRE.

Seide, la frayeur & l'amour sont mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homici-
des.

Quel sacrifice horrible, hélas ! faut-il offrir ?
À Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir ?

SEIDE.

O de mes sentimens Souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée ;
Eclairez mon esprit, & conduisez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un Dieu que je ne comprends pas.
Pour-

Pourquoi m'a-t-il choisi ? Ce terrible Prophète
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprète ?

P A L M I R E.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la Divinité même;
C'est tout ce que je sçai, le doute est un blasphème.
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seide, est le vrai Dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

S E I D E.

Il l'est ; puisque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce Dieu si bon, ce Pere des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sçai que trop, que mon doute est un crime,
Qu'un Prêtre sans remords égorge sa victime,
Que par la voix du Ciel Zopire est condamné,
Qu'à soutenir ma Loi j'étois prédestiné.
Mahomet s'expliquoit, il a falu me taire;
Et, tout fier de servir la céleste colère,
Sur l'ennemi de Dieu je portois le trépas;
Un autre Dieu peut-être à retenu mon bras.

E 5

Du

Du moins lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire,
 De ma Religion j'ai senti moins l'empire.
 Vainement mon devoir au meurtre m'appelloit,
 A mon cœur éperdu l'humanité parloit.
 Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse
 Mahomet de mes sens accuse la faiblesse !
 Avec quelle grandeur & quelle autorité,
 Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité !
 Quo la Religion est terrible & puissante !
 J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante ;
 Palmire, je suis faible, & du meurtre effrayé.
 De ces saintes fureurs je passe à la pitié,
 De sentimens confus une foule m'assiège ;
 Je crains d'être barbare ou d'être sacrilège.
 Je ne me sens point fait pour être un assassin.
 Mais quoi ! Dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma
 main.
 J'en verse encor des pleurs de douleur & de rage ;
 Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
 Nageant dans le reflux des contrariétés,
 Qui pousse & qui retient mes faibles volontés.
 C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines ;
 Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes.
 Mais sans ce sacrifice à mes mains imposé,

Le

Le nœud qui nous unit est à jamais brisé.

Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

P A L M I R E.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire !

S E I D E.

Le Ciel & Mahomet ainsi l'ont arrêté.

P A L M I R E.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté ?

S E I D E.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

P A L M I R E.

Quelle effroyable dot !

S E I D E.

Mais si le Ciel l'ordonne.

Si je fers & l'amour & la Religion.

P A L M I R E.

Helas !

S E I D E.

Vous connoissez la malédiction

Qui punit à jamais la desobéissance.

PAL-

76 L E F A N A T I S M E ,

P A L M I R E .

Si Dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis.

S E I D E .

Eh bien, pour être à toi que faut-il ?

P A L M I R E .

Je frémis.

S E I D E .

Je t'entends, son arrêt est parti de ta bouche.

P A L M I R E .

Qui moi ?

S E I D E .

Tu l'as voulu.

P A L M I R E .

Dieux, quel arrêt farouche !

Que t'ai-je dit ?

S E I D E .

Le Ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'est son dernier Oracle, & j'accomplis ses loix.
Voici l'heure où Zopire à cet Autel funeste

Doit

Doit prier en secret des Dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

P A L M I R E.

Je ne puis te quitter.

S E I D E.

Ne voi point l'attentat qui va s'exécuter ;
Ces momens sont affreux. Va, fui, cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le Prophète.
Va, dis-je.

P A L M I R E.

Ce Vieillard va donc être immolé !

S E I D E.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.
Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet Autel dispersé.

P A L M I R E.

Lui mourir par tes mains ! tout mon sang s'est glacé.
Le voicl. Juste Ciel.

Le fond du Théâtre s'ouvre. On voit un Autel.

SCE-

S C E N E IV.

SÉIDE, PALMIRE *sur le devant.*Z O P I R E *près de l'Autel.*

O Dieux de ma Patrie,
 Dieux prêts à succomber sous une Secte impie,
 C'est pour vous même ici que ma débile voix,
 Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
 La Guerre va renaitre, & ses mains meurtrières
 De cette faible Paix vont briser les barrières.
 Dieux, si d'un Scélérat vous respectez le sort.

SÉIDE *à Palmire.*

Tu l'entends qui blasphème ?

Z O P I R E.

Accordez-moi la mort.

Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière,
 Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma pau-
 pière.

Heles ! si j'en croyois mes secrets fascimens...

Vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans.

PAL-

P A L M I R E & S e i d e .

Que dit-il ? Ses enfans !

Z O P I R E .

O mes Dieux que j'adore,
Je montrois du plaisir de les voir encore.
Arbitres des destins, daignez veiller sur eux ;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus
heureux !

S E I D E .

Il court à tes faux Dieux ! frappons.
Il tire son poignard.

P A L M I R E .

Que vas-tu faire ?

Helas !

S E I D E .

Servir le Ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre Dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré !
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures som-
bres
Ces traits de sang, ces Spectres, & ces errantes Om-
bres ?

P A L -

80 LE FANATISME,
PALMIRE.

Que dis-tu !

SEIDE.

Je vous suis, Ministres du trépas,
Vous me montrez l'Autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'af-
semble.

Demeure.

SEIDE.

Il n'est plus tems, avançons ; l'Autel tremble.

PALMIRE.

Le Ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SEIDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du Prophète de Dieu la voix se fait entendre,
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre,
Palmire !

PALMIRE.

Eh bien.

SEI-

SEIDE

Au Ciel adressez tous vos vœux.

Je vais frapper. SEIDE

Il sort & va derrière l'Autel où est Zopire.

PALMIRE seule.

Je meurs. O moment douloureux!

Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève?

D'où vient que tout mon sang malgré moi se fou-
lève?

Si le Ciel veut un meurtre est-ce à moi d'en juger?

Est-ce à moi de m'en plaindre & de l'interroger?

J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable?

Ah! quel cœur savait jamais s'il est juste ou coupable?

Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois;

J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.

Seide hélas.

SEIDE revient d'un air égaré.

Où suis-je, & quelle voix m'appelle?

Je ne vois point Palmire, un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi! méconnois-tu celle qui vit pour toi?

F

SEI-

82 LE FANATISME,

SEIDE.

Où sommes-nous !

PALMIRE.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie ?

SEIDE.

Que me dis-tu !

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie ?

SEIDE.

Qui Zopire !

PALMIRE.

Ah grand Dieu ! Dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEIDE.

Je sens que mes genoux s'affaiblissent.

Il s'affied.

Ah ! je revois le jour, & mes forces renaissent.
Quoi ! c'est-vous ?

PAL-

PALMIRE

Qu'as-tu fait ?

SEIDE.

Il se relève.

Moi ! je viens d'obéir....

D'un bras désespéré je viens de le saisir.

Par ses cheveux blanchis j'ai traité ma victime.

O Ciel ! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime ?

Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc

Ce glaive consacré qui dut verser son sang.

J'ai voulu redoubler ; ce Vieillard vénérable

A jetté dans mes bras un cri si lamentable,

La nature a tracé dans ses regards mourans

Un si grand caractère, & des traits si touchans !

De tendresse & d'effroi mon ame s'est remplie ;

Et plus mourant que lui je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger ;

Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.

Suivez-moi.

SEIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah ! Palmire.

F 2

PAL-

P A L M I R E

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire ?

SEIDE *en pleurant.*

Ah ! si tu l'avois vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de l'horrible assassin !

Je fuyois. Crois-tu que sa voix affaiblie,
Pour m'appeller entor, a ranimé sa vie ?
Il retiroit ce fer de ses flancs malheureux.

Hélas ! il m'observoit d'un regard douloureux.

Cher Seide, a-t-il dit, infortuné Seide !

Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,

Ce Vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,

Poursuivent devant toi mes regards effrayés.

Qu'avons-nous fait !

P A L M I R E.

On vient, je tremble pour ta vie.

Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

S E I D E.

Va, laisse-moi ; pourquoi cet amour malheureux

M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux ?

Non, cruelle, sans toi, sans ton ordre suprême,

Je n'aurois pu jamais obéir au Ciel même !

P A L-

De quel reproche horrible es-tu maudite !
 Halas ! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
 Cher Amant, prend pitié de Palmire éperdue.

V. S E I D E. C 2

Palmire, quel objet vient effrayer ma vue ?
 Zopire, ~~par~~ *après* sur l'autel, après
 s'être relevé derrière cet autel où il a
 reçu ~~le~~ *la* H 9

P A L M I R E. C
 C'est cet infortuné, luttant contre la mort,
 Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.
 S E I D E. V

Eh quoi ! tu vas à lui ?
 P A L M I R E. O

Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
 Je n'y puis résister ; elle entraîne mes sens.

ZOPIRE, *avançant & soutenu par elle.*
 H E L A S
 Helas ! servez de guide à mes pas languissants.
 Il s'assied.

FIN

F 3

Sei.

26 LE FANATISME.

Seide, ingrat! c'est toi qui m'arraches la vie!

Tu pleures! ta pitié succède à sa fureur!



S C E N E V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE,

PHANOR.

PHANOR.

Ciel! quels affreux objets se présentent à moi!

ZOPIRE.

Si je voyois Hercide!.... ah, Phanor, est-ce toi?

Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime! affreux mystère!

Assassin malheureux, reconnoissez votre père.

SEIDE.

Qui?

PALMIRE.

Lui?

SEI.

T R A G E D I E.

S E I D E.

Mon pere!

Z O P I R E.

O Ciel!

P H A N O R.

Hercide est expirant.

Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant:

S'il en est encor tems préviens un parricide:

Cours arracher ce fer à la main de Seide.

Malheureux confident d'un horrible secret,

Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet.

Cours, hâtes-toi d'apprendre au malheureux Zopire,

Que Seide est son fils & frere de Palmire.

S E I D E.

Vous !

P A L M I R E.

Mon frere ?

Z O P I R E.

O mes fils ! ô nature ! ô mes Dieux !

Vous ne me trompiez pas quand vous parliez pour
eux.

F 4

Vous

Vous m'éclairiez sans doute. Ah ! malheureux Seide,
Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?

SEIDE *se jettant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma Nation,
Et ma reconnoissance & ma Religion;
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux arrêtant le bras de Seide.*

Ah ! mon pere, ah ! Seigneur, plongez-le dans mon
sein.

J'ai feule à ce grand crime encouragé Seide ;
L'inceste étoit pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

Le Ciel n'a point pour nous d'assez grands châti-
mens.

Ecrasez vos assassins.

ZOPIRE *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfans.

Le Ciel voulut mêler dans les maux qu'il m'envoye
Le comble des horreurs au comble de la joye.
Je benis mon destin, je meurs ; mais vous vivez.

l'ore

4 1

O.

O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvé,
Seide, & vous Palmire, au nom de la Nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vangez-vous, vangez-moi; mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la Trêve rompue
Laissoit à mes desseins une libre étendue;
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié,
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le Peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon sang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

S E I D E.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce Monstre, & hâter mon trépas;
Me punir, vous vanger.





S C E N E VI

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE,

OMAR, Suite.

OMAR.

Q U'on arrête Seide.

Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.

Mahomet n'est venu que pour vanger les Loix.

Z O P I R E.

Ciel, quel comble du crime ! & qu'est-ce que je vois ?

S E I D E.

Mahomet me punir ?

P A L M I R E.

Eh quoi ! Tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche !

O M A R.

On n'a rien ordonné

SEI-

SEIDE.

Va; j'ai bien mérité.

Cet exécration prix de ma crédulité!

O M A R.

Soldats, obéissez.

P A L M I R E.

Non, Arrêtez. Perfide!

O M A R.

Madame, obéissez, si vous aimez Seide.

Mahomet vous protège, & son juste courroux,

Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.

Auprès de votre Roi, Madame, il faut me suivre.

P A L M I R E.

Grands Dieux, de tant d'horreurs que la mort me
délivre!

On emmene Palmire & Seide.

Z O P I R E à Phanor.

On les enlève? O Ciel! ô pere malheureux!

Le coup qui m'affaisse est cent fois moins affreux.

PHÂ.

Déjà le jour naît, tout le Peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre dé-
fense.

Z'Ô P I R E.

Soutien mes pas, allons; j'espère encor punir
L'hypocrite assassin qui m'ose secourir;
Ou du moins, en mourant, feindre de sa furie
Ces deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatrième Acte.

Après de vous protéger, & de vous défendre,

Je ne puis que mourir, pour vous sauver.

Après de vous protéger, & de vous défendre,



Grands Dieux, que je sois délivré!

On se battra pour vous.

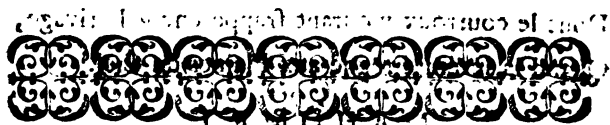
N O P I R E à Parer.

On les enlève! O Dieu! & que m'importe!

Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

FIN.

ACTE



ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

MAHOMET, OMAR, Suite dans le fond.

OMAR.

Zopire est expirant, & ce Peuple éprouvé
Le voit déjà son front dans la poudre
abattu.

Tes Prophètes & moi, que ton Esprit inspire,

Nous défavouons tous le meurtre de Zopire.

Ici, nous l'annonçons à ce Peuple en fureur

Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta
faveur.

Là, nous en gémissons; nous promettons vengeance,

Nous vançons ta justice, ainsi que ta clémence.

Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom;

Et ce reste importun de la sédition,

N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage.

MAHOMET

Dont

94 LE FANATISME,

Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la sérénité règne aux Plaines du Ciel.

MAHOMET.

Imposons à ses flots un silence éternel.
As-tu fait des Remparts approcher mon Armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la Ville alarmée:
Osman la conduisoit par des secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, & tromper les humains?
Seide ne sçait point qu'aveugle en sa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

OMAR.

Qui pourroit l'en instruire? un éternel publi
Tient avec ce secret Hercide enséveli.
Seide va le suivre, & son trépas commencer;
J'ai détruit l'instrument qu'employa sa vengeance.
Tu sçais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avoit su mêler.
Le châtiment sur lui tomboit avant le crime;
Et, hélas! qu'à l'Ance! il traînoit sa victime,

Tan-

Tandis qu'au sein d'un père il enfonçoit son bras,
 Dans ses veines, lui-même il portoit son trépas.
 Il est dans la prison, & bien-tôt il expire;
 Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
 Palmire à tes desseins va même encor servir;
 Croyant sauver Seide, elle va t'obéir.
 Je lui fais espérer la grace de Seide,
 Le silence est encor sur sa bouche timide.
 Son cœur toujours docile, & fait pour t'adorer,
 En secret seulement n'osera murmurer,
 Législateur, Prophète & Roi dans ta Patrie,
 Palmire achevera le bonheur de ta vie.
 Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes Chefs, & revole en ces lieux.

S C E N E II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite
 de Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

Ciel, où suis-je? Ah grands Dieux!

MA-

Soyez moins consternée,
 J'ai du Peuple & de vous pesé la destinée.
 Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
 Palmire, est un mystère entre le Ciel & moi.
 De vos indignes fers à jamais dégagée,
 Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse & vangée.
 Ne pleurez point Seide; & laissez à mes mains
 Le soin de balancer les destins des humains.
 Ne songez plus qu'au vôtre. Et si vous m'êtes chère,
 Si Mahomet sur vous jetta des yeux de pere,
 Sçachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus
 grand,
 Si vous le méritez, peut-être vous attend.
 Portez vos vœux hardis au faite de la gloire,
 De Seide & du reste étouffez la mémoire;
 Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer
 A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
 Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
 Et suive en tout mes Loix, lorsque j'en donné au
 Monde.

P A L M I R E.

Qu'entens-je ? quelles Loix, ô Ciel, & quels bien-
 faits!

Im-

Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
 Bourreau de tout les miens, va ; ce dernier outrage
 Manquoit à ma misère, & manquoit à ta rage.
 Le voile donc, grands Dieux, ce Prophète sacré,
 Ce Roi que je servis, ce Dieu que j'adorai ?
 Monstre, dont les fureurs & les complots perfides
 De deux cœurs innocens ont fait deux parricides,
 De ma faible jeunesse infame Séducteur,
 Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur !
 Mais tu n'as pas encor assuré ta conquête ;
 Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
 Entends-tu ces clameurs ? entends-tu ces éclats ?
 Mon Pere te poursuit des ombres du trépas.
 Le Peuple se soulève, on s'arme en ma défense,
 Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
 Puis-je de mes mains te déchirer le flanc,
 Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang !
 Puissent la Meque ensemble & Médine & l'Asie
 Punir tant de fureurs & tant d'hypocrisie !
 Que le Monde par toi séduit & ravagé
 Rougisse de ses fers, les brise & soit vengé !
 Que ta Religion, que fonda l'Imposture,
 Soit l'éternel mépris de la Race future !
 Que l'Enfer, dont les cris menaçoient tant de fois

G

Qui.

98 LE FANATISME,

Quiconque oïoit douter de ces indignes Loix,
Que l'Enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage !
Voilà les femimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Jé pardonne à votre âge cet excès d'imprudence.
Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse
être,

Et qui que vous soyez, fléchissez sous un Maître.
Apprenez que mon cœur. . .

~~MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, SUITE.~~

S C E N E III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR,

ALI, Suite.

OMAR.

ON sçait tout, Mahomet,
Hercide en expirant révéla ton secret.
Le Peuple en est instruit, la prison est forcée,
Tout s'arme, tout s'émue, une foule insensée,

Ele-

Elevant contre toi ses hurlemens affreux,
 Porte le corps sanglant de son Chef malheureux.
 Seide est à leur tête, & d'une voix funeste
 Les excite à vanger ce déplorable reste.
 Ce corps souillé de sang est l'horrible signal
 Qui fait courir le Peuple à ce combat fatal.
 Il s'écrie en pleurant, je suis un parricide,
 La douleur le ranime, & la rage le guide.
 Il semble respirer pour se vanger de toi;
 On déteste ton Dieu, tes Prophètes, ta Loi.
 Ceux même qui devoient dans la Meque allarmée
 Faire ouvrir cette nuit la Porte à ton Armée,
 De la fureur commune avec zèle enivrés,
 Viennent lever sur toi leurs bras desespérés.
 On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

P A L M I R E

Acheve, juste Ciel, & soutien l'innocence !
 Frappe.

MAHOMET à Omar.

Eh bien, que crains-tu ?

O M A R.

Tu vois quelques Amis,

G 2

Qui

Qui contre les dangers comme moi rasfermis,
 Mais vainement armés contre un pareil orage,
 Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

M A H O M E T.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi;
 Et connoissez enfin qui vous avez pour Roi.



S C E N E IV.

MAHOMET, OMAR, *sa Suite d'un côté,*
 SEIDE & le Peuple de l'autre;
 SEIDE au milieu.

SEIDE *un poignard à la main, mais déjà
 affaibli par le poison.*

P *Euples, vangez mon Pere, & courez à ce
 Traître.*

M A H O M E T.

Peuples, nés pour me suivre, écoutez votre Maître.

S E I D E.

N'écoutez point ce Monstre & suivez-moi
 grands Dieux!

Quel

Quel nuage épais se répand sur mes yeux!

Il avance, il chancelle.

Frappons.... Ciel! je me meurs.

M A H O M E T.

Je triomphe.

P A L M I R E *courant à lui.*

Ah! mon frere,

N'auras-tu pu verser que le sang de ton Pere?

S E I D E.

Avançons. Je ne puis. . . . Quel Dieu vient m'ac-
cabler?

Il tombe entre les bras des siens.

M A H O M E T.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.

Incrédulcs Esprits, qu'un zèle aveugle inspire,

Qui m'osez blasphémer, & qui vangez Zopire,

Ce seul bras que la Terre apprit à redouter,

Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter,

Dieu, qui m'a confié sa parole & sa foudre,

Si je me veux vanger, va vous réduire en poudre.

Malheureux, connoissez son Prophète & sa Loi;

G 3

Et

132 LE FANATISME.

Et que ce Dieu soit Juge entre Seide & moi.
De nous deux à l'instant que le coupable expire!

PALMIRE.

Mon frere! eh, quoi! sur eux ce Monstre a tant
d'empire!

Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix,
Mahomet, comme un Dieu, leur dicte encor ses
Loix.

Et toi, Seide, aussi!

SEIDE *entre les bras des siens.*

Le Ciel punit ton frere.

Mon crime étoit horrible autant qu'involontaire,
En vain la vertu même habitoit dans mon cœur.
Toi, tremble, Scélérat, si Dieu punit l'erreur.
Voi quel foudre il prépare aux artisans des crimes;
Tremble, son bras s'effaye à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me suit!

PALMIRE.

Non, Peuple, ce n'est point un Dieu qui le pour-
suit.

Non. Le poison sans doute.

MA-

MAHOMET *en l'interrompant. Et s'adressant
au Peuple.*

Apprenez, infidèles,

A former contre moi des trames criminelles ;
Aux vengeances des Cieux reconnoissez mes droits.
La Nature & la Mort ont entendu ma voix.
La Mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlisant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes Ennemis sentiront mon courroux ;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, & les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grace au Pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au Temple appaiser ma colère.

Le Peuple se retire.

PALMIRE *revenant d'elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié ;
A force de forfaits tu t'es déshé !
Malheureux Assassin de ma Famille épaiée,
Otes-moi de tes mains ce reste de lumière.

104 L'ÉFANATISME,

O-frère ! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs !

• Que je te suive au moins.

Elle se jette sur le poignard de son frere.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.

Je salue de te voir, Imposteur exécrable.

Je me flatte en mourant qu'un Dieu plus équitable

Réserve un avenir pour les cœurs innocens.

Tu dois régner ; le Monde est fait pour les Tyrans.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée. Ah ! trop chère Victime,

Je me vois arracher le seul prix de mon crime.

De ses jours pleins d'appas détestable ennemi,

Vainqueur & tout-puissant, c'est moi qui suis puni.

Il est donc des remords ! ô fureur ! ô justice !

Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon
supplice !

Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,

Adorable instrument de mes affreux desseins,

Toi, que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,

Je

Je me sens condamné quand l'Univers m'adore.
 Je brave en vain les traits dont je me sens frapper;
 J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
 Pere, enfans malheureux, immolés à ma rage,
 Vangez la Terre & vous', & ce Ciel que j'outrage.
 Arrachez-moi ce jour & ce perfide cœur,
 Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
 Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
 Cache au moins ma faiblesse, & sauve encor ma
 gloire.
 Je dois régir en Dieu l'Univers prévenu:
 Mon Empire est détruit si l'homme est reconnu.

Fin du cinquième & dernier Acte.

L E T T R E
D E
L' A U T E U R
A
MR. D E S * * * *

JE vous remercie, Monsieur, de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer de la Machine dont vous vous servez pour fixer l'image du Soleil. J'en ferai faire une sur votre dessein, & je serai délivré d'un grand embarras ; car moi qui suis fort maladroit, j'ai toutes les peines du monde dans ma Chambre obscure avec mes Miroirs. A mesure que le Soleil avance, les couleurs s'en vont, & ressemblent aux affaires de ce Monde, qui ne sont pas un moment de suite dans la même situation. J'appelle votre Machine un *Sta Sol*. Depuis Josué, personne avant vous n'avoit arrêté le Soleil.

J'ai reçu dans le même paquet l'Ouvrage que je vous avois demandé, dans lequel mon Ad-
verfaire,

verfaire, & celui de tous les Philosophes, employe environ trois cens pages au sujet de quelques Pensées de *Pascal* que j'avois examinées dans moins d'une feuille.

Je suis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plupart des Livres est d'être trop longs. Si on avoit la raison pour soi, on seroit court ; mais peu de raison & beaucoup d'injures ont fait les trois cens pages.

J'ai toujours cru que *Pascal* n'avoit jetté ses idées sur le papier, que pour les revoir & en rejeter une partie. Le Critique n'en veut rien croire. Il soutient que *Pascal* aimoit toutes ses idées, & qu'il n'en eut retranché aucune ; mais s'il savoit que les Editeurs eux-mêmes en supprimèrent la moitié, il seroit bien surpris.

Il n'a qu'à voir celles que le Pere des Mollosts a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de *Pascal* même ; il sera bien plus surpris encore. Elles sont imprimées dans le *Recueil de Telleurature*. En voici quelques-unes.

Selon les lumières naturelles s'il y a un Dieu, il n'a ni parties ni bornes, il n'a aucun rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Croyez-vous en bonne foi, Monsieur, que Pascal eut conservé ce s'il est ? Apparemment que le Pere Hardouin avoit eu cette pensée, quand il mit Pascal dans sa ridicule liste des Athées modernes.

Je ne me sentirois pas assez de force pour trouver dans la Nature de quoi convaincre des Athées.

Mais Clarck, Locke, Wolff & tant d'autres
ont

ont eu cette force; & assurément *Pascal* l'auroit eue.

Toutes les fois qu'une Proposition est inconcevable, il ne faut pas la nier, mais examiner le contraire; & s'il est manifestement faux, on peut affirmer le contraire tout incompréhensible qu'il est.

Pascal avoit oublié sa Géométrie, quand il faisoit cet étrange raisonnement. Deux quarrés font un cube, deux cubes font un quarré; voilà deux propositions contraires; toutes deux également absurdes, &c.

Je veux vous faire voir une chose infinie & indivisible; c'est un point se mouvant par-tout d'une vitesse infinie; car il est en tous lieux & tout entier.

Voilà qui est encore bien antimathématique. Il y a autant de fautes que de mots. Assurément de telles idées n'étoient pas faites pour être employées. Mon Critique changera un peu d'avis, s'il va à votre école. Il verra qu'il s'en faut bien qu'on doive croire aveuglément tout ce que *Pascal* a dit.

Il croyoit toujours pendant la dernière année de sa vie voir un abîme à côté de sa chaise. Faudroit-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi, je vois aussi un abîme; mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer.

Vous trouverez dans les *Mélanges de Leibnitz*, que la mélancolie égara sur la fin la Raison de *Pascal*; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après-tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste, comme *Pascal*, soit, à force de mauvais régime,
par-

parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante, ni plus humiliante, que la fièvre & la migraine, Si le grand *Pascal* en a été attaqué, c'est *Samson* qui perd sa force.

Je ne sçai de quelle maladie étoit affligé le Docteur qui argumente si amèrement contre moi; mais il prend le change en tout, & principalement sur l'état de la question.

Le fonds de mes petites Remarques sur les *Pensées de Pascal*, c'est qu'il faut croire sans doute au Péché originel, puisque la Foi l'ordonne; & qu'il faut y croire d'autant plus que la Raison est absolument impuissante à nous montrer que la Nature Humaine est déchuë. La Révélation seule peut nous l'apprendre *Platon* s'y étoit jadis cassé le nez. Comment pouvoit-il savoir que les hommes avoient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux: qu'ils avoient eu de belles aîles, & qu'ils avoient fait des enfans sans femmes?

Tous ceux qui se sont servis de la Physique pour prouver la décadence de ce petit Globe de notre Monde, n'ont pas eu meilleure fortune que *Platon*. Voyez-vous ces vilaines Montagnes, disoient-ils, ces Mers qui entrent dans les terres, ces Lacs sans issue? Ce sont des débris d'un Globe maudit. Mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces Montagnes étoient nécessaires, pour nous donner des Rivières & des Mines, & que ce sont les perfections d'un Monde béni.

De

De même mon Censeur assure que notre vie est fort raccourcie en comparaison de celle des Corbeaux & des Cerfs; il a entendu dire à la Nourrice que les Cerfs vivent trois cens ans, & les Corbeaux neuf cens. La Nourrice d'Hésiode lui avoit fait aussi apparemment le même conte. Mais mon Docteur n'a qu'à interroger quelque Chasseur; il saura que les Cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'Homme est de tous les Animaux celui à qui Dieu accorde la plus longue vie; & quand mon Critique me montrera un Corbeau qui aura cent deux ans comme Mr. de St. Aulaire & Madame de Chamclos, il me fera plaisir.

C'est une étrange rage que celle de quelques Messieurs, qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un Charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade, pour me vendre ses Pillules. Garde ta drogue, mon ami, & laisse-moi ma santé. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, & que je ne veux point de ton orviétan?

Cet homme m'en dit de très-grossières, selon la louable coutume des gens, pour qui les rieurs ne font pas. Il a été déterrer dans je ne sçai quel Journal, je ne sçai quelles Lettres sur la nature de l'Ame, que je n'ai jamais écrites, & qu'un Libraire a toujours mises sous mon nom à bon compte, aussi-bien que beaucoup d'autres choses que je ne lis point.

Mais puisque cet homme les lit, il devoit voir

voir qu'il est évident que ces Lettres sur la nature de l'Ame ne sont point de moi, & qu'il y a des pages entières copiées mot à mot de ce que j'ai autrefois écrit sur Locke. Il est clair qu'elles sont de quelqu'un qui m'a volé; mais je ne vole point ainsi, quelque pauvre que je puisse être.

Mon Docteur se tuë à prouver que l'Ame est spirituelle. Je veux croire que la sienne l'est; mais en vérité ses raisonnemens le sont fort peu.

Il veut donner des soufflets à Locke sur ma joue; parce que Locke a dit que Dieu étoit assez puissant pour faire penser un élément de la Matière. Plus je relis ce Locke, & plus je voudrois que tous ces Messieurs l'étudiaient. Il me semble qu'il a fait comme Augusté, qui donna un Edit de *coercendo intra fines Imperio*. Locke a resserré l'Empire de la Science pour l'affermir. Qu'est-ce que l'Ame? Je n'en sçai rien. Qu'est-ce que la Matière? Je n'en sçai rien. Voilà Joseph Leibnitz, qui a découvert que la Matière est un assemblage de Monades. Soit. Je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien, mon Ame sera une Monade; ne me voilà-t-il pas bien instruit? Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon Docteur. Mais vraiment il me fera plaisir; j'ai tout aussi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la HENRIADE que pour cela. Mais mon homme se croit bien plus sûr de l'immortalité par ses Arguments, que moi par ma *Henriade*:

Vani-

112 LETT. DE L'AUT. A MR. DE S****.

Vanitas vanitatum, & Metaphysica vanitas!

Nous sommes faits pour compter, mesurer, peser; voilà ce qu'a fait *Newton*; voilà ce que vous faites, avec *Monsieur Mushembroek*. Mais pour les premiers Principes des choses, nous n'en savons pas plus qu'*Epistémon* & Maître *E-dug*.

Les Philosophes qui font des Systèmes sur la secrète construction de l'Univers, sont comme nos Voyageurs qui vont à *Constantinople*, & qui parlent du Serrail; ils n'en ont vu que les dehors, & ils prétendent savoir ce que fait le Sultan avec ses Favorites. Adieu, Monsieur, si quelqu'un voit un peu, c'est vous; mais je tiens mon Censeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être aussi; mais je suis un *Quinze-vingt* de Paris, & lui un aveugle de Province. Je ne suis pas assez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, & vous savez combien mon cœur est sensible à votre amitié. Je suis, &c.

A Ciray le 1. de Juin 1741.





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

OXFORD

VOLTAIRE ROOM



Theodore Besterman gift

V3. M2.1743 (2)

